

PRÉAMBULE

*Année du Chien, an 3 de l'ère Kaei, Yang Métal
(Février 1850-janvier 1851)*

Le Japon vit en paix depuis près de deux cent cinquante ans, depuis qu'Ieyasu Tokugawa a unifié le pays en 1603 et repris le titre de shogun – « généralissime pacificateur des barbares » de l'armée de l'empereur. Son descendant, Ieyoshi, le douzième shogun, gouverne avec l'aide du conseil des Anciens dans le château d'Edo, à l'est du pays. Confiné dans son palais à Miyako, la capitale officielle, l'empereur, cantonné au rôle spirituel de spécialiste des rites, n'a aucun pouvoir temporel. Astreint à de fortes contraintes rituelles, il est symboliquement responsable de l'ordre du monde et garant de la prospérité du pays.

On recense environ deux cent soixante domaines, chacun placé sous l'autorité d'un daimyô – chef de clan – et doté de sa propre armée. Tous ces fiefs ont un certain degré d'autonomie, mais tous sont étroitement surveillés par le shogun. Les « seigneurs intérieurs », les daimyôs qui ont combattu aux côtés du shogun en 1603, lors de la grande bataille qui a mis fin à des années de guerre civile, ont des fiefs situés pour la plupart dans le nord et l'est du pays et tiennent les rênes du pouvoir. Les « seigneurs extérieurs », les daimyôs vaincus en 1600, ont des fiefs principalement au sud et à l'ouest. Le daimyô du Satsuma, dont la fortune est colossale, règne sur l'un des domaines les plus puissants à l'extrémité sud-ouest du pays.

Au sein de ces fiefs, il y a parfois des luttes de pouvoir. Néanmoins, ce système a permis de maintenir la paix et la stabilité au Japon pendant près de deux cent cinquante ans et de développer une culture d'une grande richesse.

Durant cette période, les étrangers sont largement bannis à quelques exceptions près. Les commerçants chinois vont et viennent, et une petite colonie de marchands hollandais, tous des hommes, s'est établie sur une île artificielle (Dejima) au large de Nagasaki. Une fois par an, la plupart des années, des vaisseaux hollandais arrivent avec un lot de marchandises à écouler et repartent avec des produits japonais. Aucun autre étranger, et surtout pas des Occidentaux, n'est autorisé à s'approcher des côtes japonaises. Ceux qui osent braver cette interdiction sont repoussés. Les pêcheurs japonais qui font naufrage sur des côtes étrangères ne sont pas autorisés à revenir, sous peine de mort, même si la loi n'est plus appliquée si rigoureusement depuis quelque temps.

Pourtant, une ombre plane sur cette fragile stabilité : des bateaux sillonnent les mers et s'approchent dangereusement des côtes japonaises, menaçant d'envahir le pays. Les nations barbares sont impatientes de profiter des fabuleuses richesses du Japon. Et quand la troisième année de l'ère Kaei arrive à son terme, plus personne n'ose croire que la vie va continuer comme avant...

PROLOGUE

*Troisième jour du douzième mois, année du Chien,
an 3 de l'ère Kaei (15 janvier 1851) : château de
Kagoshima, fief de Satsuma*

— **H**alte ! Qui va là ?
La lueur vacillante des lanternes éclaire faiblement les cloisons en bois du palanquin. Le trépignement des pieds, le son du métal qui heurte la pierre résonnent dans l'espace confiné.

Le palanquin touche le sol dans un bruit sourd.

À l'intérieur, l'obscurité est presque totale hormis le rai de lumière qui encadre la porte. La voyageuse regarde ses petites mains blanches qu'elle tord avec appréhension. Elle a quitté la maison à l'aube, et le soleil s'est couché depuis longtemps. Elle est restée assise toute la journée dans cette cage en bois exiguë, les jambes repliées sous elle, tandis que le palanquin oscillait sur les épaules des porteurs. Elle est transie, épuisée, mais préfère encore rester blottie dans cette misérable litière avec son odeur écœurante de laque plutôt que de sortir et d'affronter ces hommes hostiles.

Les cris bourrus bourdonnent dans sa tête. Elle sent une odeur de fumée et de suie, entend le crépitement des flammes des torches.

Elle se ressaisit, tapote ses cheveux, lisse son kimono. C'est la première fois qu'elle s'aventure si loin de sa maison. Elle se demande ce qui va se passer quand la porte de son palanquin va coulisser, ce que les sentinelles – elle suppose que ce sont des sentinelles – vont faire quand elles

vont découvrir son identité et la raison de sa présence. Elle inspire profondément, essaie de calmer les battements de son cœur.

– Je m'appelle Okatsu. Je suis la fille de Tadake Shimazu, seigneur d'Ibusuki, dit-elle aussi clairement, aussi fort que possible.

Sa voix lui paraît aiguë et chevrotante dans l'air de la nuit. Elle ne veut surtout pas que ces hommes découvrent qu'elle n'a que quatorze ans ou, pire, qu'elle a peur.

– J'ai une lettre à remettre à sire Narioki, ajoute-t-elle d'un ton faussement assuré.

Les gardes s'entretiennent à voix basse.

– Si madame a l'obligeance de nous donner la lettre, nous la remettrons à sire Narioki, dit une voix enjôleuse, d'un ton plein de déférence.

– On m'a chargée de remettre cette lettre en mains propres à sire Narioki, dit-elle d'une voix sévère.

Elle a répété ces paroles tout au long du voyage.

– Je dois veiller à ce que sire Narioki, et uniquement sire Narioki, l'ouvre. Je demande à être reçue par sire Narioki.

– Veuillez nous excuser, madame. Nous avons l'ordre de vérifier l'identité de tous les visiteurs avant de les laisser entrer dans l'enceinte du château.

La porte du palanquin craquette. La voyageuse n'a pas le temps de répondre que déjà elle s'ouvre en coulissant. Surgissant de l'ombre, des visages, aussi hideux que des masques de démons, apparaissent à la lueur des lanternes. Éblouie par la lumière soudaine, la jeune fille cligne des yeux. Les gardiens la dévisagent, stupéfaits. Il y a un long silence durant lequel chacun retient sa respiration.

– Tiens, tiens, dit l'un des hommes en secouant la tête. Une enfant !

– Et quelle beauté ! s'exclame un autre.

Les lanternes et les visages s'approchent. Un vent froid s'engouffre dans le palanquin.

Elle recule. À genoux, emmaillotée dans un futon, elle se sent petite et vulnérable, mais ne tarde pas à se ressaisir. Elle est la fille d'un seigneur, après tout.

– Je demande à être reçue par sire Narioki, dit-elle d'un ton ferme et digne.

Les hommes reculent en maugréant, et la porte du palanquin se referme. Elle se retrouve plongée dans l'obscurité. Les pas s'éloignent dans la cour, des hampes heurtent les pavés. Elle se mord la lèvre. Vont-ils l'arrêter, l'enfermer, la retenir en otage ? Son père et sire Narioki sont des ennemis jurés. Les sentinelles pourraient la soupçonner d'être un appât, de vouloir assassiner le daimyô, d'avoir empoisonné la lettre.

Elle replie les doigts autour du manche de sa dague. Comme toutes les femmes de la classe des samouraïs, elle la porte tout le temps coincée dans sa ceinture. Elle sait s'en servir, se battre ou se tuer avec, si nécessaire. Alors qu'elle somnolait dans son palanquin qui longeait la côte, elle s'est efforcée de ne pas penser aux événements qui l'ont conduite de sa maison paisible de la ville côtière d'Ibusuki aux portes imposantes du château de Kagoshima. À présent, les images assaillent son esprit – les attroupements, les éclats de voix, les portes qui claquent tard dans la nuit.

Les yeux fermés, elle se remémore ce jour terrible où les soldats sont venus arrêter son père, criant et tapant contre la porte avec leurs hampes. Dans son malheur, il a eu de la chance : il a été assigné à résidence. Plusieurs de ses amis ont été envoyés en exil, et deux d'entre eux, exécutés. Elle bat des paupières pour refouler ses larmes. Le pire restait à venir. L'ami le plus proche de son père, un oncle très apprécié, a été contraint de se suicider en présence de ses proches. Elle revoit le visage de son père, ses épaules voûtées, à son retour. Il a rapporté la tunique en lin blanc de son oncle, noire de sang. Après avoir réuni toute la famille autour de lui, il a brandi la tunique.

– Regardez bien ce vêtement, a-t-il dit d’une voix rauque et éraillée qui résonne encore dans les oreilles de la jeune fille. C’est le prix de la justice et de la loyauté.

– La justice et la loyauté...

On ne dit rien aux femmes et surtout pas aux filles de quatorze ans. Pourtant, elle a compris que le daimyô du Satsuma et son fils, Nariakira, qui est un cousin de son père, se livrent une bataille sans merci. Nariakira est l’oncle préféré d’Okatsu, et son père, son allié le plus loyal. Il n’y a aucun doute sur le parti qu’a pris sa famille. Elle agite nerveusement les pieds, grimace quand le sang recommence à circuler dans ses jambes engourdis.

Deux mois se sont écoulés depuis cette nuit terrible. Les feuilles d’érable sont tombées, la neige a saupoudré le sol. Puis hier, alors qu’elle était dans sa chambre, penchée sur ses livres, sa mère est venue la trouver. Le visage pâle, les traits tirés, elle lui a dit d’une voix hésitante qu’elle avait une mission pour elle. Okatsu devait se rendre au château de Kagoshima, où réside le daimyô, afin de lui remettre une lettre.

Surprise que sa mère l’envoie en territoire ennemi, elle a tenté d’en savoir davantage. Mais alors qu’elle s’apprêtait à formuler sa question, sa mère a levé la main pour l’interrompre.

– Pas un mot, a-t-elle dit.

Okatsu a compris. Moins elle en savait, mieux ça vaudrait. Ainsi ne risquerait-elle pas de trahir les siens si on la capturait et la torturait. Elle s’est redressée, fière d’avoir été choisie pour accomplir une mission de la plus haute importance.

– Je crois en toi, Okatsu-*chan*, a dit sa mère en lui tendant une boîte contenant un rouleau. Je sais que tu feras de ton mieux.

Okatsu a été déconcertée par les larmes qu’elle a vu perler dans les yeux de sa mère. Quand elle est montée

dans son palanquin à l'aube ce matin, toute la maisonnée était réunie pour assister à son départ. Même son père et son frère sont venus lui souhaiter un bon voyage comme s'ils n'étaient pas certains de la revoir.

Elle entend des pas autour du palanquin. Les sentinelles. La jeune dame peut entrer, mais sans les domestiques et les gardes qui l'ont accompagnée jusqu'ici. Les porteurs l'emmènent dans son palanquin jusqu'à l'immense vestibule du château. Elle déplie ses jambes avec précaution, d'abord l'une, puis l'autre, et sort de sa litière pour se retrouver dans le hall sombre.

Une nuée de femmes au visage sévère surgit de l'ombre dans un relent de moisi. La prenant par le coude, elles la conduisent le long de corridors sombres jusqu'à une petite pièce sur le côté. Tout en marmonnant, elles enlèvent un à un ses lourds kimonos. Bientôt, Atsu se retrouve toute nue et frissonnante. Elle serre les dents, s'efforce de rester impassible tandis qu'elles inspectent chaque parcelle de son corps. Elle se rappelle qu'elle est de la classe des samourais. Elle ne doit pas déshonorer sa famille en montrant sa peur, humiliation suprême. Les femmes prennent sa dague, enlèvent les épingles de ses cheveux qui tombent dans son dos et sur ses épaules comme un rideau noir et brillant. Après s'être assurées qu'elle n'a pas d'autres objets tranchants sur elle, elles lui ordonnent de se rhabiller, puis lui donnent un ruban pour nouer ses cheveux.

Des gardes, munis de torches dont les immenses flammes jaunes crépitent, la conduisent dans un dédale de corridors. Elle les suit, choquée par une telle entorse à l'étiquette. Elle s'attendait à être accompagnée d'un chambellan ou au moins d'une domestique. Les pas résonnent sur les sols en bois, des toiles d'araignée pendent des linteaux. Les murs disparaissent dans l'obscurité au-dessus d'elle. Des hommes, lourdement armés, sont alignés le long des corridors et la regardent en silence. Elle tient la précieuse boîte

de ses deux mains et avance avec assurance tout en veillant à garder la tête baissée, mais son cœur tambourine dans sa poitrine. Chacun de ses pas la rapproche de l'ancre du dragon, où elle devra affronter l'ennemi, le vieux seigneur.

Ils arrivent devant une pièce qui sent la cire de bougie, la fumée de tabac et la poussière. Sans prendre la peine de l'annoncer, les gardes la poussent sans ménagement à l'intérieur, et la porte se referme derrière elle. Elle regarde autour d'elle, les yeux écarquillés. Des bougies sur d'immenses chandeliers dorés éclairent les coins de la pièce. Des domestiques et des gardes du corps sont agenouillés le long des murs. Une toux sifflante retentit. Au fond de la pièce, un vieil homme est accroupi sur une estrade comme un crapaud. Sa tête dépasse du brocart rigide de ses vêtements. Il passe la langue sur ses lèvres craquelées tout en la fixant de ses petits yeux, à moitié cachés par les plis de son visage. Okatsu n'a jamais vu un être aussi gris, aussi ridé, aussi flasque. C'est donc lui, le seigneur du Satsuma, le tyran qui a ordonné l'arrestation du père d'Okatsu et la mort de son oncle ?

Elle s'agenouille, la tête penchée en avant. Quand elle lève les yeux, elle surprend le regard concupiscent du vieil homme. Un frisson remonte le long de sa colonne vertébrale.

Le daimyô se fend d'un sourire.

– Tiens, tiens. Qu'avons-nous là ? dit-il d'une voix chevrotante et grêle. Un présent, un gage de réconciliation de mon parent et sujet dévoyé, Tadake ? Tant mieux. Il m'a causé suffisamment d'ennuis.

Il se penche en avant, la peau parcheminée de son cou tremble, ses yeux ne sont plus que deux fentes.

– Quelle jolie petite créature ! s'exclame-t-il. Quelle peau blanche et douce ! Une poupée parfaite ! Comment l'ignoble fils de mon cousin a-t-il pu engendrer une telle beauté ? Un cadeau plus qu'acceptable !

Il passe la langue sur ses lèvres.

Okatsu se redresse, tremblante d'indignation. Quel manque de respect ! Il est certes son suzerain, mais cela lui donne-t-il pour autant tous les droits ?

– Pardonnez-moi, sire, je crains que vous ne soyez mal informé. Je ne suis qu'une messagère venue vous remettre une lettre, rectifie-t-elle d'une voix faussement calme.

– Vraiment ? N'aie pas peur ! Apporte-la-moi. Montre-la-moi.

Toujours à genoux, elle avance doucement vers lui, tenant le rouleau dans ses deux mains. À travers la soie épaisse de son kimono, elle sent le tatami glacé sous ses jambes. Elle entend la respiration bruyante du vieil homme. Il ne la quitte pas des yeux.

– Fais-moi voir, dit-il d'une voix rauque.

Il tend la main, referme ses doigts épais sur le poignet d'Okatsu et la tire brusquement vers lui. Surprise, elle perd l'équilibre. Ses jambes se soulèvent, ses jupes s'écartent, et elle tombe face contre terre. Rouge de honte, elle tente de se redresser, mais l'homme est déjà sur elle. Son corps flasque l'écrase et la plaque contre le sol. Elle sent son souffle chaud autour de ses oreilles. Des doigts baladeurs pincement ses fesses, serrent sa taille, tâtent sa poitrine naissante. Elle suffoque. Désespérée, elle se tortille en tous sens. Le visage à moitié écrasé contre le tatami, elle tourne péniblement la tête d'un côté et lance un regard aux serviteurs et aux gardes qui se tiennent debout, le visage impassible, le long des murs. Ils détournent les yeux. À la fois choquée et affligée, elle réalise que personne ne va l'aider. Personne n'ose provoquer le courroux du seigneur en intervenant. Personne ne se soucie du sort d'une enfant envoyée pour distraire le daimyô. Elle est seule.

Le vieil homme soulève ses vêtements, puis écarte les jambes d'Okatsu. Elle sent l'air froid mordre ses membres

nus tandis qu'il se glisse entre ses cuisses. Elle a du mal à respirer sous son poids.

Elle maîtrise les arts martiaux. Elle se demande si elle doit essayer de le repousser. Mais il est son seigneur et son maître. Elle n'a pas le droit de s'opposer à sa volonté. Elle est atterrée par le comportement de son suzerain.

Elle dégage une de ses mains, se redresse, essaie de le repousser. Elle entend la soie qui se déchire alors qu'il tire violemment sur ses kimonos. Elle est déterminée à ne pas pleurer.

– Sire, dit-elle d'une voix haletante qui se perd dans un sanglot.

Elle prend une profonde inspiration et crie le plus fort possible :

– S'il vous plaît, s'il vous plaît, arrêtez ! Lâchez-moi. C'est indigne de vous !

Il sursaute. Un silence total règne désormais dans la pièce.

– Indigne ? l'entend-elle dire d'une voix sifflante. Tu n'es donc pas honorée ? Je suis ton seigneur. Comment oses-tu t'opposer à ma volonté ?

Elle s'apprête à répondre quand la porte s'ouvre en coulissant. Une puissante odeur de parfum et de poudre flotte soudain dans la pièce.

– *Nari-sama* ! crie une voix de femme.

Le vieil homme pousse Okatsu et se redresse en haletant.

Le souffle court, les mains tremblantes, Okatsu essuie son visage, lisse ses cheveux et remet de l'ordre dans ses vêtements. Jamais elle ne s'est sentie aussi humiliée. Quand elle se tourne vers la femme, son courage l'abandonne. Ce doit être Yura, la première concubine de sire Narioki.

On dit qu'elle est si belle qu'aucun homme ne peut lui résister. On raconte qu'elle pratique la magie noire, qu'elle a envoûté le vieux daimyô, qu'elle se débarrasse de tous ceux qui se mettent en travers de sa route. Elle serait à l'ori-

gine de la mort des enfants de Nariakira Shimazu, l'héritier légitime, car son but est d'installer son fils bâtard à la tête du fief de Satsuma. Elle est vêtue de kimonos en soie brillante et colorée, ornés de somptueux motifs de pins, de bambous et de flocons de neige. Son visage ovale et délicat, recouvert de poudre, brille à la lueur des bougies, mais ses yeux soulignés de noir sont glaçants. Ses cheveux parfumés forment une torsade brillante hérissée de peignes en écaille et de pinces incrustées de pierreries. Quand elle ouvre ses lèvres écarlates pour parler, ses dents noircies transforment sa bouche en caverne sombre. Elle est beaucoup plus terrifiante que le vieil homme.

– Vous pensiez que j'allais vous laisser seul avec une putain ? lance-t-elle d'une voix rageuse.

Elle a l'accent d'une fille de charpentier, pas d'une dame de haut rang. Okatsu tremble encore.

– Je ne suis pas une putain ! s'écrie-t-elle, indignée. Je suis Okatsu, la fille du seigneur Tadatake d'Ibusuki.

Le daimyô retourne en se dandinant vers l'estrade et s'accroupit sur son coussin de brocart tout en repoussant des mèches de cheveux gris et huilés de sa main couverte de taches brunes. Il a le visage rouge et bouffi. Il respire bruyamment.

– Eh bien, Nari-sama. Dès que j'ai le dos tourné...

Madame Yura donne une tape sur les articulations de ses doigts épais avec son éventail.

– Je suis une messagère, j'ai une lettre, insiste Okatsu.

La concubine lui lance un regard glacial.

– C'est absurde, dit-elle en rejetant la tête en arrière. Qu'est-ce qui t'a pris de venir ici ?

Okatsu cherche du regard la cassette contenant le rouleau. Elle a glissé sur le sol. Okatsu la ramasse, puis la tend au vieil homme. Il regarde timidement dame Yura avant de se tourner vers Okatsu en haussant ses sourcils broussailleux.

– Indigne ? marmonne-t-il.

Il secoue la tête. Une expression fugace apparaît sur son visage : la honte peut-être ou la fierté blessée.

– Prenez-la, s’il vous plaît, sire, dit Okatsu.

– Ne la touchez surtout pas, siffle la concubine. Vous savez que c’est un piège.

Sans quitter le vieil homme des yeux, Okatsu tend la cassette contenant le rouleau. Il se racle la gorge, essuie son visage avec un mouchoir, puis prend la boîte avec précaution. Aussi immobile qu’une statue, Okatsu tente de cacher son soulagement. Le vieil homme ouvre la cassette en maugréant, en extrait la lettre qu’il déroule. Okatsu retient son souffle tandis qu’il approche la feuille des bougies pour déchiffrer l’écriture. Elle ignore le contenu de la missive, mais sait qu’il ne s’agit pas de bonnes nouvelles pour lui.

Les sourcils froncés, il passe le doigt sur la ligne de caractères. Son visage s’assombrit, ses yeux sortent presque de leurs orbites. La chair entre ses sourcils se renfle. Puis ses joues flasques s’affaissent. Il hoche gravement la tête et lève les yeux, le regard trouble.

– Alors, c’est comme ça, marmonne-t-il.

Dame Yura prend la lettre entre ses longs doigts blancs. Elle écarquille les yeux. Son front poudré se plisse. Okatsu les observe tous les deux, essayant de deviner ce qu’ils pensent.

Finalement, le vieil homme demande une écritoire, du papier, un pinceau, une pierre à encre et un bâton d’encre. Un domestique broie un peu d’encre pour lui, et doucement, laborieusement, il écrit une réponse. Le serviteur saupoudre l’encre de sable. Le vieil homme roule la lettre, la scelle avec de la cire chaude sur laquelle il appose son sceau, puis demande une cassette dans laquelle il glisse le rouleau et la tend à Okatsu en inclinant exagérément le haut du corps. Elle est debout, profondément soulagée, impatiente de partir, quand la concubine demande qu’on apporte le thé. Gênée, Okatsu est contrainte de rester et

d'échanger les politesses et les banalités d'usage avec dame Yura.

Enfin, la concubine appelle un garde et murmure quelque chose à son oreille. Il conduit Okatsu dans un dédale de corridors, courant devant, s'éclairant avec une simple bougie. Craignant de le perdre, elle hâte le pas, serrant la précieuse lettre contre elle. Elle se demande où il l'em-mène, s'interroge sur les instructions secrètes que dame Yura lui a données. Les galeries lui paraissent complètement différentes de celles qu'elle a empruntées en venant. Elle implore les dieux de veiller sur elle. Elle n'a aucune envie de finir au fond d'un puits, en haut d'un donjon ou encore dans un corridor sombre, la gorge tranchée. C'est tout juste si elle ose respirer tant qu'elle n'a pas atteint l'en-trée et son palanquin qui attend dehors avec les gardes et les suivantes qui l'ont accompagnée.

Les vieilles femmes lui rendent sa dague et ses pinces à cheveux.

– Il est tard, dit l'une d'elles en découvrant ses dents noircies. Vous ne passez pas la nuit au château ?

Okatsu s'incline poliment et ordonne aux porteurs de partir immédiatement dans la nuit. La route va être longue. Elle est impatiente de retrouver sa maison.

De retour à Ibusuki, saine et sauve, Okatsu repense à cette rencontre troublante. Pendant ses leçons, penchée sur ses livres, incapable de se concentrer, elle est hantée par l'image du vieil homme l'écrasant sous son poids et par le regard glacial de la concubine. La scène défile en boucle dans sa tête et elle se demande ce qui aurait pu se passer. Au moins n'est-elle pas morte, pas même blessée ! En plus, elle a réussi à remplir sa mission. Pourquoi l'a-t-on choisie pour une mission aussi périlleuse et qu'a-t-elle accompli ? C'est surtout la lettre qui attise sa curiosité. Elle veut savoir ce qu'elle contenait et quelle a été la réponse du vieil homme.

L'année du Chien arrive à son terme, cédant sa place à l'année du Sanglier, l'an 4 de l'ère Kaei. Le premier jour du premier mois, tous les habitants du pays prennent un an de plus. Okatsu a quinze ans, désormais. Près de deux mois s'écoulent. Les pruniers sont en pleine floraison quand, un matin, la mère d'Okatsu entre dans sa chambre pour lui annoncer la visite de sire Nariakira. Il demande à la voir.

Dans la somptueuse salle de réception, les volets en bois coulissants ont été ouverts et la lumière passe à travers les *shôji*, ces cloisons légères en papier de riz tendu sur un cadre de bois. Sire Nariakira se réchauffe les mains au-dessus du brasero.

C'est un bel homme au visage pensif. Il est grand, imposant, large de torse. En général, il est vêtu de kimonos de cérémonie dotés d'épaulettes rigides qui dépassent comme des ailes. Pourtant, même affublé d'une simple robe ample, il en impose. Ses yeux perçants semblent à l'affût du moindre détail, il a la mâchoire puissante. Son visage sévère s'adoucit quand il voit Okatsu.

Tout le monde semble intimidé en sa présence, mais il s'est toujours montré gentil avec Okatsu. Il dit qu'il la considère comme sa fille. Chaque fois qu'il vient, il a toujours des histoires à lui raconter et des merveilles à lui montrer.

– Viens t'asseoir à côté de moi, dit-il.

Il s'exprime dans une langue noble, bien différente du langage truculent du Satsuma.

Un serviteur allume une pipe à longue tige pour lui. Il tire une bouffée, et une volute de fumée bleue s'élève jusqu'au plafond en bambou. Il débourse la pipe dans la boîte à tabac.

– Je voulais que tu sois la première informée, dit-il. Mon père a abdiqué. Je suis dorénavant le daimyô du Satsuma.

Okatsu lui sourit. Ainsi, la lutte de pouvoir est terminée. Ils vont de nouveau vivre en paix.

– Il y a fort à faire, dit-il, le visage grave. Mais je dois

avant tout te remercier. Tu es une jeune femme courageuse, beaucoup plus courageuse que la plupart des hommes.

Il reprend sa pipe.

– Il paraît que tu as rencontré mon père et sa concubine, dame Yura.

Okatsu baisse les yeux. Elle a honte de ce qu'on a pu lui raconter, honte d'avoir failli échouer.

– Mon père est un homme cruel et impitoyable. La principauté a beaucoup souffert sous son règne. Les paysans étaient étranglés par l'impôt, les samouraïs percevaient un salaire de misère qui les contraignait à exercer un autre métier, les travailleurs honnêtes et zélés vivaient dans la pauvreté. J'aurais soutenu mon père, je l'aurais laissé régner ; après tout, je suis son héritier légitime. Mais ensuite mes enfants sont morts les uns après les autres.

Il marque une pause, fixe les braises incandescentes du brasero. Les volets en bois cliquettent, et un courant d'air glacé pénètre dans la pièce.

Okatsu hoche la tête. Elle se souvient des funérailles, des petits cercueils. Elle revoit Nariakira s'arrachant les cheveux, éperdu de chagrin, alors que ses fils mouraient un à un. Toute la principauté était en deuil.

– Pas un n'a survécu, pas un, dit-il d'une voix caverneuse, tout juste audible, comme s'il se parlait à lui-même.

Il lève la tête, le visage sombre.

– Les enfants meurent, c'est un fait. Mais je les ai perdus tous les quatre, et ça, c'est trop cruel.

Il laisse échapper un grognement et abat son poing sur le sol.

– Le destin et le hasard n'ont rien à voir là-dedans. C'était une malédiction. Cette femme a jeté un sort à mes enfants pour qu'ils meurent.

Okatsu le dévisage, perplexe.

– Vous le pensez vraiment, sire ? demande-t-elle.

Tout le monde parle des esprits, de la magie noire, des

sorts, des fantômes, des gobelins, des *tengu* au long nez, bien qu'Okatsu n'en ait jamais vu de ses propres yeux. Quand une femme accouche d'un enfant mort-né, quand une famille se retrouve ruinée, on dit que c'est à cause des esprits. Si les morts ne peuvent pas reposer en paix, ils errent au milieu des vivants et font le mal. C'est pour cette raison qu'il est très important de s'occuper des tombes des ancêtres, de faire des offrandes et de prier pour eux.

Mais sire Nariakira est différent. Il lui a appris à réfléchir par elle-même. Il lui a parlé des hommes aux cheveux roux qui vivent sur une île artificielle au large de Nagasaki. Il admire leur culture et leur vision du monde.

Chaque année, un bateau arrive de leur pays, la Hollande, avec à son bord des instruments barbares et des volumes recensant les connaissances et les découvertes occidentales. Il les collectionne et les étudie. Il lui a montré des ouvrages remplis de graphiques, de cartes et de diagrammes, couverts de gribouillis denses et illisibles, qu'il est capable de déchiffrer. Okatsu admire ses connaissances. Parfois, il la laisse regarder à travers son « miroir d'espairs lointains », un long tube en métal doté de lentilles grâce auxquelles les étoiles semblent si proches qu'on pourrait presque les toucher. La lune paraît si grosse qu'on a l'impression qu'elle est à portée de main, qu'on pourrait marcher dessus. Okatsu a vu que, contrairement à ce que tout le monde raconte, il n'y a pas de lapin battant de la pâte de riz avec un pilon pour préparer un *mochi*. En réalité, la surface est grise et grêlée.

Sire Nariakira sait pertinemment qu'il n'y a pas de lapin sur la lune ; alors, comment peut-il croire aux sorts et aux malédictions ?

Il sursaute comme s'il avait oublié sa présence et soupire.

– Je ne suis pas superstitieux, dit-il. Mais les faits sont là. Quand mes enfants ont commencé à mourir les uns après les autres, j'ai demandé à l'un de mes chambellans

les plus dévoués de mener l'enquête. Il a découvert un nid de serpents diaboliques – des prêtres réalisant des images de mes fils et leur jetant un sort, des ermites pratiquant la magie noire...

– Et vous y avez cru ?

– Il n'y avait pas d'autres explications. La question était de savoir qui les avait engagés. À qui pouvait profiter la mort de mes enfants ? La réponse était évidente. À dame Yura.

Okatsu revoit le vieil homme crapaud et la femme au visage dur à ses côtés. Elle frémit.

– Une créature vulgaire et malveillante, gronde-t-il. Elle a piégé mon vieux père crédule, l'a monté contre moi. Elle voulait que son fils illégitime devienne daimyô à ma place. Si je n'avais pas d'héritier, je ne serais pas un bon successeur pour mon père, tu vois. C'est pour ça qu'elle a fait tuer mes fils.

Il fallait que ça cesse. Je devais renverser mon père, prendre le pouvoir. Mais il a agi plus vite que je ne le pensais. Il a deviné que je complotais quelque chose et a pris les devants. Il s'est attaqué à mes soutiens.

Okatsu retient son souffle. Elle repense aux soldats qui tambourinaient contre la porte, à son oncle arrêté au milieu de la nuit. Elle revoit la tunique tachée de sang, entend son père dire d'une voix rauque : « C'est le prix de la justice et de la loyauté. »

– Six de mes fidèles se sont donné la mort avant d'être arrêtés, dit sire Nariakira d'une voix étranglée, le regard vide, sans expression. Tu sais ce que mon père a fait ? Il a ordonné qu'on prenne leurs cadavres et qu'on les suspende à une croix. Il en a fait découper un en morceaux. Quatorze de mes hommes ont dû se suicider, dix-sept ont été envoyés en exil. Les autres ont été assignés à résidence ou sont morts en prison. Mais au bout du compte, le vieil homme a provoqué sa chute. Personne ne pouvait rester les bras

croisés devant de telles atrocités. Quand la nouvelle de sa purge cruelle a atteint Edo, le conseil des Anciens a décidé qu'il devait partir. Mais comment lui annoncer la nouvelle, comment le persuader de renoncer au pouvoir sans se battre, sans que notre fief soit déchiré par la guerre ?

Il regarde Okatsu, l'air grave.

– C'est là que tu es entrée en jeu, mon enfant.

– La lettre ? murmure Okatsu.

Sire Nariakira hoche la tête.

– Il fallait que le messenger soit une fille très jeune pour ne pas éveiller les soupçons de mon père, mais si belle qu'il serait forcément curieux de la voir. Il fallait qu'elle ignore tout des négociations à Edo ; ainsi, elle ne pourrait rien trahir. Elle devait être courageuse, ne reculer devant rien, ne pas risquer de s'enfuir. Tu étais la seule personne à pouvoir le faire. Nous connaissions tous ton intelligence et ton courage. J'ai demandé à ton père de t'autoriser à remplir cette mission et je lui ai expliqué tous les risques. Personne ne savait comment mon père réagirait à cet ultimatum.

– Et vous ne m'avez rien dit ! s'exclame Okatsu, horrifiée. Personne ne m'en a touché mot. Vous m'avez envoyée dans l'autre d'un monstre. Vous savez ce que votre père a essayé de me faire ? Comment avez-vous pu m'envoyer dans cet endroit horrible en sachant de quoi sont capables ces gens ?

Il la regarde avec douceur.

– Il a essayé de te toucher ?

Elle hoche la tête, baisse les yeux, au bord des larmes.

– Ses penchants sont bien connus. Il pense que c'est son droit en sa qualité de chef de clan. Mais je me suis laissé dire que tu avais résisté.

Il esquisse un sourire.

– C'était courageux de ta part. Il a dû être étonné. Personne n'ose s'opposer à lui. Je savais que tu te défendrais. C'est pour ça qu'il a accepté la lettre.

Pendant quelques secondes, il semble un peu penaud. Mais elle n'est qu'une jeune fille de quinze ans et il est le seigneur de la principauté.

– C'était dans l'intérêt de notre fief, dit-il d'un air hautain.

Il plisse les yeux et regarde Okatsu comme si elle était la mieux placée pour comprendre.

– Tout le monde se fichait de ce qui allait m'arriver.

Elle sait qu'elle a raison. Tous, hommes, femmes et enfants, doivent être prêts à mourir (impatiens même) pour servir leur cause, leur seigneur, leur domaine. C'est le devoir d'un samouraï.

– Il valait mieux que tu ne saches rien, dit-il doucement. Ton innocence était ta meilleure protection.

La gorge nouée, elle ouvre la bouche pour protester. Il lève la main.

– Je savais que tu en étais capable, dit-il. J'avais confiance en toi et tu t'es montrée digne de cette confiance. Nous avons tous une grande dette envers toi.

Son visage est impassible. Il a le regard perdu dans le lointain. Le bien-être d'une jeune fille ne fait pas partie de ses priorités. Il a des problèmes beaucoup plus importants à l'esprit.

Elle secoue la tête et soupire.

– J'aimerais au moins savoir ce que disait la lettre.

– Elle a été écrite par le président du conseil des Anciens, le premier conseiller du seigneur suprême, Masahiro Abe. *Votre tyrannie s'exerce depuis trop longtemps. Vos sujets souffrent sous votre règne cruel. Votre position n'est plus tenable. Nous vous demandons de vous retirer, c'est la solution la plus honorable. Nous prendrons toutes les mesures nécessaires pour garantir l'application de notre décret. Sa Majesté a l'intention de vous offrir un service à thé d'une grande valeur pour vous féliciter de votre long règne. Nous apprécierions que vous acceptiez ce présent.* S'il avait refusé de prendre cette lettre, cela aurait été un

acte de rébellion. Le gouvernement aurait dû envoyer des troupes pour le renverser.

– Mais s’il l’avait refusée, il m’aurait fait trancher la gorge, murmure Okatsu. N’est-ce pas ce qu’ils font toujours ? Ils exécutent le messager.

Sire Nariakira sourit.

– Tu n’étais pas en danger. Il se laisse trop facilement séduire par un joli minois. La vraie menace, c’était dame Yura. Mais je savais que ta jeunesse, ton innocence et ta pureté les convaindraient. Et tu vois, poursuit-il, notre stratagème a fonctionné. Il a respecté le décret du gouvernement. Il a abdiqué et m’a nommé seigneur du domaine. Le règne oppressif de mon père a pris fin et c’est grâce à toi.

Il est inutile de protester davantage. La curiosité d’Okatsu l’emporte sur sa colère.

– Qu’est-il devenu ?

– Il s’est retiré dans une résidence à Kagoshima. Il a perdu son fief, mais il a toujours sa concubine. L’ironie de l’histoire, c’est qu’elle tient sa revanche. Je n’ai pas de fils. Si je n’engendre pas d’héritier, son fils illégitime deviendra daimyô à ma mort. Prions les dieux pour que ça n’arrive pas avant longtemps. Tu as fait tes preuves, mon enfant. Tu m’as montré que j’avais raison de croire en toi. J’espère que je n’aurai plus jamais à te confier une mission aussi dangereuse.

Il pose les yeux sur la porte ouverte. Okatsu voit le ciel hivernal pâle, le sable noir de la plage d’Ibusuki, la surface scintillante de la mer toute proche.

– Le monde change, dit-il. Je t’ai parlé des Hollandais ?

Okatsu hoche la tête ; elle se souvient du « miroir des espoirs lointains » à travers lequel elle a vu la surface grêlée de la lune.

Il la regarde d’un air sévère.

– Ce n’est pas la seule nation à vouloir empiéter sur notre territoire et s’immiscer dans nos vies. Il y en a d’autres,

beaucoup moins inoffensives. Il y a dix ans, des hordes de barbares originaires d'un pays lointain, appelé la Grande-Bretagne, ont envahi le puissant empire chinois. Elles ont saccagé les villages côtiers, pillé les maisons, violé les femmes et ont menacé Pékin, la capitale impériale. Elles ont forcé les Chinois à acheter leur opium, une drogue redoutable qui fait des ravages. Notre pays est lui aussi en danger. Des navires barbares ont été vus non loin de nos côtes. Jusqu'à présent, nous avons pu les repousser, mais ils vont revenir. C'est le roi de Hollande en personne qui nous a alertés. Les nations occidentales envahissent des pays pour fonder des empires. Elles ont conquis une grande partie du monde et désormais elles ont des vues sur nous. Nous avons pu les maintenir à distance. Mais notre principauté, l'ensemble de notre empire devra bientôt affronter une crise d'une ampleur sans précédent. Tout ce que toi et moi avons déjà enduré, la sorcellerie, les meurtres, tout ça n'est rien à côté de ce qui nous attend. Nous devons être sur nos gardes. Il nous faut des dirigeants puissants, des hommes capables de prendre des décisions vitales. Nous devons être prêts.

Derrière son air sombre, Okatsu perçoit un enthousiasme inavoué, sentiment qu'elle partage avec lui. Le monde est en train de changer. Son oncle adoré est daimyô du fief de Satsuma, une nouvelle ère s'ouvre, une ère dans laquelle elle est certaine d'avoir un rôle à jouer.